

Els Beerten

# NOUS VOULONS TOUS LE PARADIS

Traduit du néerlandais  
par Maurice Lomré

LA JOIE DE LIRE  
ENCOURAGEMENT

# PROLOGUE

1967

## Jef est mort

Quand je parle du paradis, Jeanne se moque de moi.

— Rémi, dit-elle, le paradis, il est dans la tête des gens. C'est tout.

Je ne suis pas d'accord avec toi. Le paradis n'est pas que dans la tête des gens. Jef y est déjà certainement. Il a toujours été un héros et, maintenant qu'il est mort, il l'est encore plus. Les Pères Blancs viennent de le dire à l'église, et les gens le murmurent aussi, les portes du paradis seront grandes ouvertes pour lui.

— Prions pour le repos de l'âme du Révérend Père Claessens, et prions aussi pour tous les affligés. Que Dieu apaise leurs souffrances.

Les affligés, c'est nous. Nous inclinons la tête, nous prions tous ensemble, Jef est mort et se dirige vers le paradis.

Ce n'est pas une maladie qui l'a tué. Jef était un homme solide et il aurait certainement vécu jusqu'à cent ans s'il n'avait pas percuté un arbre au Congo. À un jet de pierre de la mission où il habitait, sur la route qui le menait à l'école. Car Jef n'était pas seulement missionnaire, il était aussi instituteur. Il se dévouait de tout son cœur et de toute son âme, semble-t-il, à ses chères ouailles. Puis l'accident est arrivé : Jef a foncé avec sa jeep contre un arbre qui s'est brisé en deux et est tombé sur lui.

C'est étrange, une vie d'homme. On peut survivre à la guerre en Belgique, puis à la guerre au Congo, et finir en s'écrasant bêtement contre un arbre.

Deux Pères Blancs appartenant au même ordre que lui sont venus voir notre Renée. Pour lui annoncer que Jef était mort, qu'il était déjà enterré, et qu'ils voulaient organiser une messe de souvenir dans son village natal. Renée a dit que ce serait une bonne chose, et elle m'a téléphoné. Jeanne et moi nous sommes mis en route le jour même avec les enfants installés sur la banquette arrière de la voiture. Nous avons fait le voyage d'une seule traite avant de nous retrouver devant chez Renée.

Elle m'a longuement serré dans ses bras.

— Il est parti, a-t-elle dit, il est parti pour de bon, Rémi.

Nous ne l'avions plus vu depuis des années. Pendant ses congés, il ne quittait jamais le Congo, car il s'y sentait trop bien. Il nous écrivait qu'il espérait que nous pouvions comprendre.

Et nous lui répondions que, oui, nous comprenions.

Jef était quelqu'un d'étrange. J'ai longtemps désiré avoir un autre frère. Mais je n'en ai eu qu'un seul. Les héros sont peut-être toujours étranges.

Je sais pourquoi il est parti au Congo. Le procès de Ward l'avait éccœuré. Personne n'avait imaginé que cela se terminerait ainsi. Quand Jef est rentré à la maison après le procès, il est resté allongé sur son lit pendant trois jours sans prononcer un mot. Il ne voulait rien manger ni boire, il restait simplement couché. Mon père était dans tous ses états. Il disait que Jef devait réagir et prendre sa vie en main plutôt que de se laisser mourir dans son lit.

— Retourne à la mine, hurlait mon père, fais quelque chose, ne reste pas étendu comme un cadavre vivant.

À cette époque, tout le monde était à bout. Même ma mère, qui ne parlait plus non plus. Tout ce qu'elle faisait encore, c'était rentrer les draps sous le matelas de Jef, ouvrir les rideaux de sa chambre, les fermer et de nouveau les ouvrir. Avant d'en encore les fermer. Le coiffer aussi. Lui laver le visage. Passer une éponge sur ses lèvres.

Au bout de trois jours sans avoir rien avalé, Jef est apparu dans la salle à manger. Je veux rejoindre les missions, a-t-il dit. Et il est parti. Il n'a plus jamais mis un pied dans la mine. Terminé, la mine. Son avenir était au Congo.

Aujourd'hui, la fanfare ne jouera pas pour Jef. Et je le comprends. Jef est bien né ici, mais il est parti depuis longtemps.

Les Pères Blancs ont amené leur propre organiste. L'homme fait de son mieux, mais ce n'est pas facile pour lui. Il serait urgent de faire accorder l'orgue, même un enfant pourrait s'en rendre compte. Mais personne dans l'église ne prête la moindre attention aux fausses notes. Les gens sont étranges. Ils s'habituent à tout, y compris à la laideur.

Alors que rien ne surpasse la musique. Je le crois vraiment. À dix-huit ans, je suis parti étudier la musique à Bruxelles, puis j'ai obtenu une bourse pour aller à Milan. Jeanne et moi y sommes restés. Depuis des années, je joue dans l'orchestre national d'Italie. Mon instrument est toujours la trompette. Pourtant, Ward aurait dû m'apprendre à jouer du saxophone. Ça ne s'est pas fait. Un homme doit avoir beaucoup d'envies, mais il ne peut pas tout vouloir.

On dirait que le printemps a commencé aujourd'hui, le soleil brille de mille feux. En sortant de l'église, toute cette lumière

m'oblige à fermer à moitié les yeux. Quelqu'un m'attrape les mains. C'est sœur Mélanie. Je la reconnais aussitôt, malgré son visage tout ridé. On lui donnerait cent ans, et elle les a d'ailleurs certainement. Elle nous enterrera tous.

— Ton frère était un héros pour les gens avec qui il vivait, dit-elle en continuant à me serrer les mains.

— Je sais, je dis.

— Je prierai pour lui, ajoute-t-elle.

Je continue de ne pas comprendre. Pourquoi faut-il prier pour un héros ? Il finit de toute façon au ciel. À moins que nous ne nous racontions tous des histoires au sujet de ce prétendu paradis.

Tout ça ne m'inquiète pas trop.

On verra.

Jeanne dit aussi la même chose. On verra.

À une époque, elle trouvait que j'étais le type le plus minable de la terre. Or nous avons aujourd'hui trois enfants. Des enfants en pleine forme. Recouverts à eux trois d'un million de taches de rousseur. Et si on ajoute celles de Jeanne, ça en fait au moins le double.

Je suis un homme heureux.

# PREMIÈRE PARTIE

1945

## Un héros

Le voyage est beaucoup trop long.

— Martin, où vas-tu ?

— Aux toilettes. Je reviens tout de suite.

Je devine son regard dans mon dos. Je me retourne. Elle me sourit. À sa droite, un gros bonhomme ; à sa gauche, une petite femme aux cheveux gris. La place vide en face d'elle, c'est la mienne. Plus loin dans notre compartiment, deux autres femmes sont assises. Elles tournent soudain la tête vers moi. Nos regards se croisent. Je sens qu'elles enregistrent chaque trait de mon visage.

Les muscles de ma figure se contractent. Je n'y peux rien, ça se produit malgré moi. Isa me fait un signe de la tête, toujours souriante. Je ne connais personne qui peut sourire comme elle.

Je ferme la porte derrière moi et m'engage dans le couloir. Le train roule vite. Je m'accroche à la rampe qui court sous les fenêtres tout en marchant vers les toilettes.

Les W.-C. sont libres.

Je me tiens debout devant le miroir. Les héros ne racontent jamais leur histoire eux-mêmes. C'est leur entourage qui s'en charge. Ça commence par il était une fois, puis le héros accomplit un acte de bravoure, et enfin il ou elle vit pour toujours.

Ce genre de cadeau ne m'arrivera jamais.

Je m'appelle Martin Lenz. Je suis né à Berlin. Notre quartier n'existe plus, contrairement à moi. Mes parents non plus n'existent plus. Ni mes grands-parents, ni mes amis, ni le quartier où j'habitais autrefois.

Il ne reste que moi.

Ce sont des bombes anglaises qui ont fait ça. En octobre dernier, alors que j'étais au front et que je combattais les Russes. Je n'étais pas à la maison, j'ai eu de la chance. Une chance crétine et stupide.

D'où vient mon accent? Ma mère était originaire de Flandre. Enfant, j'ai d'abord appris à parler le néerlandais, puis seulement après l'allemand. Mon père était allemand. Et j'ai été élevé comme un Allemand.

Voici mes papiers. Vingt ans. C'est mon âge.

Bien entendu ils me manquent tous. Je pense à eux chaque jour. Mais un homme doit aller de l'avant dans la vie.

Isa et moi sommes en route vers Cologne. Isa Hofmann. Un jour, je me marierai avec elle. Elle est originaire de Cologne, elle a travaillé comme infirmière sur le front au cours de ces dernières années. J'ai été blessé à Dresde puis conduit immédiatement à l'hôpital de campagne. C'est Isa qui m'a soigné et nous sommes tombés amoureux.

Je ne dois pas retourner au combat. On n'a plus besoin de moi. Dès que j'en ai été capable, nous sommes partis vers l'ouest. Ces temps-ci, tout le monde part vers l'ouest. Je suis content que nous puissions aller chez les parents d'Isa. Comme je l'ai déjà dit, un homme doit aller de l'avant dans la vie.

Je ne bafouille plus. J'ai raconté l'histoire déjà si souvent. Un jour, ce sera complètement la mienne. Allez, raconte-la encore une fois. Je m'appelle Martin Lenz. Je suis né à Berlin. Notre quartier n'existe plus. Et tout le reste non plus.

Le miroir me rassure. Je ne cligne plus des yeux. Je ne tiens plus ma tête de travers. Je dois fixer les autres dans les yeux mais pas tout le temps, maintenir ma colonne vertébrale bien droite, ne pas agiter les mains. Ne pas jouer avec mes doigts.

Je suis toujours là, mais un peu moins chaque jour. De moins en moins, jusqu'à ce que je ne sois plus que mon histoire. Alors, je pourrai vivre.



## Une médaille

Mon frère Jef est un héros. Un vrai. On l'a même écrit dans le journal. Il a reçu une médaille. Elle pend à notre mur depuis une semaine. Et brille de mille feux.

— Ne t'approche pas, Rémi, dit ma mère quand je tends un doigt vers la médaille.

Ma mère l'astique tous les jours.

— Il n'y a pas de mot pour dire ce que Jef a accompli.

Elle a déjà répété cette phrase une cinquantaine de fois.

Lorsque mon père rentre à la maison, il se plante devant la médaille, les bras croisés, puis il soupire profondément :

— Oui. Oui, oui.

Et cela cent fois par jour.

Jef a de la chance. Grâce à sa médaille, il ira certainement au paradis. Il peut désormais jurer et mentir sans compter, ils le laisseront entrer, ils ne pourront pas faire autrement. Toutes les bonnes personnes vont au paradis, d'après monsieur le curé, et tout d'abord les héros.

Dommage que je n'aie pas une médaille moi aussi. Mais à dix ans, on ne peut pas être un héros. Enfin, je crois. Il faut que je patiente encore un peu.

La maison sent la cigarette, la pipe et le café. C'est samedi, et ma mère a cuit quatre gâteaux pour fêter la médaille. Il y a

plein de monde. Mon père, ma mère, moi, Jef bien sûr, ma sœur Renée, les deux voisins et les deux voisines. La médaille a été retirée du mur afin que nous puissions l'examiner de près. On y voit la tête du roi ainsi que des mots écrits en français. Qui parlent de courage, je crois. Ma mère dit qu'un héros est forcément courageux. Sinon ce n'en est pas un.

— Pourvu qu'il ne revienne pas, ajoute-t-elle soudain.

Le silence s'installe autour de nous. Il, c'est Ward. Depuis que la médaille est accrochée au mur, on ne parle que de lui toute la journée et toujours en chuchotant. Mais dès que je m'approche, tout le monde se tait.

— S'ils l'attrapent, il le sentira passer, dit mon père. Regarde sa mère, elle est toujours en prison, pourtant elle n'a pas fait grand-chose de mal.

Ma mère se lève et s'essuie pendant un long moment les mains à son tablier.

— Qui sait s'il vit toujours, dit-elle.

Je la regarde d'un air effrayé.

— Bien sûr qu'il vit toujours, dit mon père. S'il était mort, on le saurait depuis longtemps. Dans un village comme le nôtre, tout se sait.

— C'est de sa faute et de personne d'autre.

Renée se lève à son tour, sa chaise racle le sol avec bruit. Elle se place près de la fenêtre et regarde dehors. Comme si un spectacle formidable s'y déroulait.

Un épais silence s'installe de nouveau.

— Qui veut un autre morceau de gâteau? demande tout à coup ma mère.

Chacun se retrouve avec un morceau dans son assiette avant même d'avoir pu répondre. C'est mon troisième. Tout à l'heure, j'aurai encore mal au ventre parce que j'aurai trop mangé.

— Pourquoi est-ce que c'est de sa faute? je demande.

— Tu es trop petit pour comprendre, dit ma mère en souriant.

— J'ai déjà dix ans, je réponds, fâché.

— C'est vrai, dit ma mère toujours en souriant. Qui veut encore un peu de café?

Elle se lève aussitôt et remplit toutes les tasses. Les bavardages reprennent de plus belle, comme si je n'avais rien dit, absolument rien.

Pourtant, je veux savoir. À propos de Ward. Est-ce qu'il reviendra? Je me redresse et me dirige vers Renée. Ward était son amoureux, elle doit donc savoir. Je l'attrape par le bras et lui demande en chuchotant :

— Quand reviendra-t-il?

— Comment veux-tu que je le sache, murmure-t-elle à son tour.

Elle ne le sait donc pas non plus. Et ça lui est égal.

— Il me l'avait pourtant promis.

Elle hausse les épaules.

— Il devait m'apprendre à jouer du saxophone, je dis.

Elle secoue la tête.

— Oh, Rémi.

— Qu'est-ce qui se passe avec Ward? je demande d'une voix forte.

— Tais-toi, petit, dit Jef.

Il me regarde comme si j'étais un moins que rien. Alors que j'ai simplement posé une question.

— Ward est mon ami, j'ajoute d'un ton fâché.

Ma mère me sourit.

— Je te raconterai tout plus tard.

Plus tard, toujours plus tard. Comme si je n'étais pas capable de comprendre maintenant.

— Trinquons à la santé de Jef, dit-elle. À Jef et à sa médaille.

Je sors de la maison. Il pleut un peu.

Je n'ai plus vu Ward depuis longtemps, mais je ne l'ai pas oublié. Il m'a appris à siffler avec tous les doigts. Nous nous sommes entraînés pendant des heures jusqu'à ce que j'y arrive. Une fois qu'on sait le faire, c'est pour toujours.

Jef, lui, ne sait pas siffler, encore moins avec les doigts.

## Ce que je veux

Dans environ un mois, j'aurai mon diplôme de l'enseignement secondaire en poche. Je pourrai choisir ce que je veux faire après : travailler ou continuer à étudier.

Ma mère dit que je suis très douée en musique et que je devrais faire quelque chose « dans ce domaine ».

— Va à Hasselt, Renée, a-t-elle dit, à l'école de musique, tu verras alors par toi-même où tu en es.

Mon père dit que j'ai de la chance de pouvoir choisir. Et qu'il faut que je sache que c'est grâce à ma mère. Car si cela ne dépendait que de lui, eh bien, ça n'irait pas ainsi. Il ajoute qu'il n'y comprend rien. Pourquoi les femmes se compliquent-elles tellement la vie ? Ce n'est pourtant pas le travail qui manque dans une maison.

Ma mère lui a dit qu'il n'était pas une femme et qu'il ne pouvait donc pas comprendre.

J'attends pour l'instant le tram pour Hasselt.

Ce que je veux, je ne le sais pas.

Jef pouvait aussi continuer à étudier, mais il a choisi la mine. Il a dit que tout le monde y travaillait et que cela ne devait donc pas être si terrible.

Mon père aussi y travaille. Il disait que c'était dur, que Jef s'en rendrait compte par lui-même. D'après mon père, Jef avait simplement peur de prendre son envol. C'était le pire froussard

qu'il connaissait. Il aurait dû devenir instituteur ou avocat. Notaire ou docteur. C'étaient ces hommes-là qui menaient le monde.

Jef répondait que le monde tournerait bien sans lui. Il disait aussi qu'il prendrait son envol dans la mine. Et qu'il ne voulait plus qu'on le traite de froussard.

Depuis que la photo et l'histoire de la médaille accrochée à notre mur ont paru dans le journal, Jef est devenu intouchable. Mon père continue de l'encenser alors que Jef grommelle que ça suffit. Il n'est pas encore habitué à son statut de héros. Car c'est ce qu'il est. Bien qu'il travaille à la mine et qu'il ne soit pas devenu docteur. Tout le contraire de Ward ! Cette espèce de gros lâche. Mon père dit que s'il revient un jour, ils le fusilleront, car c'est le sort que l'on réserve aux traîtres.

Il dit ce genre de choses quand Rémi n'est pas là. Rémi vit toujours dans un monde de contes de fées où les amis restent vos amis pour la vie. Or Ward était son grand ami. Et mon amoureux aussi. C'était mon premier amour.

Je ne me souviens même plus du son de son saxo.

Ma mère, hier soir.

— Renée, est-ce que tu aimais le voir ?

— Beaucoup.

— Beaucoup comment ? S'il se retrouvait à l'intérieur d'une maison en feu, qu'est-ce que tu ferais ?

— Avant, j'aurais foncé à l'intérieur.

— Avant ?

— Bien sûr. Maintenant, c'est autre chose.

— Tu en es sûre ?

— M'enfin, M'man. Évidemment que j'en suis sûre.

Ma mère a tellement approuvé de la tête que celle-ci a failli se détacher de son corps. Ces hochements étaient autant destinés à elle-même qu'à moi.

— Mon enfant, a-t-elle enfin dit, tout cela n'aurait jamais dû se passer ainsi.

Mais ça s'est passé ainsi.

Le tram arrive, je monte dedans.

Quelques arrêts plus loin, un homme vient s'asseoir à côté de moi. Il doit avoir vingt-cinq ans, mais pourrait tout aussi bien en avoir trente.

— Vous permettez, mademoiselle ?

Je m'appelle Renée, pas mademoiselle. C'est ce que je pense, mais je le garde pour moi. De toute façon, je ne lui dirai pas mon nom.

— Je vous en prie, je lui réponds en tournant la tête vers la vitre.

Par sécurité, j'ai emporté ma trompette, elle se trouve dans l'étui posé sur mes genoux. Je devrai certainement jouer quelque chose, sinon comment sauront-ils dans quelle année je devrai aller.

— Vous vous rendez à Hasselt ? me demande l'homme.

J'ai envie de lui dire que cela ne le regarde pas. Pourtant, j'acquiesce.

— Moi aussi, ajoute-t-il.

La belle affaire, je pense.

— Habitez-vous dans le quartier ?

Je soupire. Pourquoi ne se tait-il pas ?

— D'où êtes-vous originaire ? insiste-t-il.

Si je ne réponds pas, il continuera à me poser des questions. Je lui réponds.

— Je connais juste de nom, dit-il.

Je fais un bref signe de la tête et me tourne vers la vitre. Bien sûr, il ne connaît pas. Notre village a la taille d'un mouchoir de poche. Quelques maisons, quelques magasins, une place avec une église, une maison communale et une salle des fêtes. « Notre bon plaisir », c'est le nom de la salle, et de la fanfare aussi.

Nous faisons tous partie de la fanfare : mon père, Jef et moi. Puis Ward nous a rejoints. S'il y avait bien quelqu'un de doué pour la musique, c'était lui. Plus tard, il y a une chose que je n'ai jamais comprise : comment quelqu'un peut-il à la fois jouer aussi divinement et être habité par des pensées aussi bizarres ?

Aujourd'hui, personne ne sait où il est. Il aura certainement dû apprendre le sort réservé aux gens comme lui. Malin comme il est, il ne reviendra pas. Je n'imaginai pas alors que je parlerais un jour ainsi de mon amoureux.

Mon père dit qu'il a toujours su, quand il parle de Ward. En réalité, il n'a jamais rien su. Il aimait le voir, comme nous tous. Tout le monde aimait le voir.

— Quel instrument se cache à l'intérieur ?

Je sursaute en entendant la voix de l'homme, beaucoup trop proche de mon oreille. Pourquoi ne me laisse-t-il pas tranquille ?

— Une trompette.

— J'aime beaucoup la musique.

Je le regarde de l'air le plus désintéressé possible.

Il hoche la tête comme pour lui-même, s'écarte de moi d'une dizaine de centimètres, autant que la banquette le permet. Il a enfin compris.

Mes mains glissent sur l'étui.

La guerre est finie. Ward ne reviendra jamais, et ma mère a raison : je suis douée pour la musique. Je vais jouer divinement et ma tête se remplira de nouveau de musique.

## Mon secret

La semaine dernière, ils m'ont donné une médaille.

Ce sont les hommes de l'Armée Secrète qui s'en sont chargés. Pour me témoigner leur reconnaissance. Pour moi, c'était suffisant. Pas besoin de recevoir de médaille pour ça.

La réception a eu lieu à la maison communale. Nous étions cinq. Quatre hommes de l'Armée Secrète et un citoyen ordinaire. Moi.

On nous a qualifiés de héros du village.

Avant cela, personne ne savait que j'étais un héros. À la maison, j'étais simplement Jef. Celui qui travaillait à la mine. Mon patron était content de moi, je ne buvais pas comme un trou et je ne me couchais jamais trop tard. Je ne trempais dans aucune affaire louche. J'étais un gars tranquille.

Jusqu'au jour où ils ont fait irruption au milieu de notre salle de séjour. Comme ça, sans prévenir. Trois grands hommes avec chacun un pistolet à la ceinture.

C'était en septembre 1944, la guerre venait juste de se terminer et le village devait être nettoyé de tous ceux qui avaient choisi le camp des Allemands. Des gens ont alors été traînés hors de chez eux, poussés dans une charrette, on les a rasés et on a peint des croix gammées sur leur visage et sur leur crâne, puis ils ont été emmenés Dieu seul sait où, à la plus grande joie des autres habitants du village.

Il n'y avait aucune raison que ces trois grands hommes déboulent ainsi chez nous. On n'avait rien à voir avec la guerre.

— Ça doit être une erreur, a bredouillé mon père.

— Nous venons pour votre fils, ont dit les trois hommes.

Tout le monde s'est tourné vers moi: ma mère, mon père, Renée, Rémi et les trois hommes. Sept visages qui me regardaient comme si j'arrivais d'un autre monde.

Je n'ai rien pu faire d'autre que de les regarder à mon tour.

— Pour moi?

Je lisais l'angoisse dans les yeux de mes parents. Pour ma part, j'étais trop surpris pour avoir peur.

— Pour moi? ai-je de nouveau demandé.

Le plus grand des trois hommes s'est planté devant moi. Il m'examinait.

— Jef Claessen?

— C'est moi.

— Suivez-nous.

— Comment ça, suivez-nous, a demandé mon père, furieux. Mon fils n'ira nulle part.

Il s'est dressé devant les trois hommes en se grandissant autant que possible.

Ma mère s'est glissée derrière lui.

— Nous sommes de braves gens, a-t-elle dit.

— Nous voulons poser quelques questions à votre fils, peut-être sera-t-il déjà de retour tout à l'heure. Mais peut-être pas, a dit le plus grand des trois toujours en me scrutant.

Puis il a ajouté :

— Tu étais là.

Il avait dit cela sur un ton presque amical, mais je savais que la gentillesse était souvent un masque que l'on mettait pour découvrir quelque chose. Mes pensées ont commencé à tourbillonner dans ma tête. De quoi, Bon Dieu, pouvait-il bien parler?

Il a vu que je réfléchissais et il a plissé le front.

— À moins que je ne me trompe?

Sa voix était cette fois hésitante, mais toujours amicale.

— Je vais un peu te rafraîchir la mémoire. En mai dernier, à la buvette du football.

Mes jambes ont failli se dérober sous moi, tellement j'ai pris peur.

— Étais-tu présent là-bas ce soir-là, Jef?

Il était au courant. Comment était-ce possible? Personne ne m'y avait vu. J'en étais certain.

— Nous voulons t'interroger au sujet de cette soirée, Jef. Nous voulons être sûrs que tous les faits correspondent.

Mes cheveux s'étaient dressés d'un seul coup sur ma tête. L'heure de vérité était arrivée. Je n'avais encore jamais raconté à personne ce qui s'était passé ce soir-là. C'était mon secret, celui que je comptais emporter avec moi dans ma tombe.

En les suivant dehors, mes jambes tremblaient. Mon père m'a suivi.

— Vous restez ici, lui ont dit les hommes. Nous avons besoin de votre fils, pas de vous.

Mon père a acquiescé. Il est resté debout dans l'ouverture de la porte, les lèvres serrées. Dès que nous aurions tourné le coin de la rue, il se perdrait en jurons à n'en plus finir. Pas avant. De nous tous, c'était mon père le plus froussard.

Je les ai accompagnés jusqu'à leur quartier général. On m'a poussé dans une petite pièce. Les trois hommes ont disparu. Deux autres les ont remplacés. Ils voulaient savoir si c'était vrai que ce soir-là de mai j'avais saboté une action menée par des collaborateurs. Et si j'avais ainsi sauvé quatre hommes faisant partie de la Résistance. Quatre hommes de l'Armée Secrète. Quatre de leurs meneurs.

J'ai acquiescé. J'ai dit que c'était vrai.

C'était ce qu'ils voulaient savoir, ont-ils déclaré d'un ton soulagé.

Ils m'ont ensuite demandé comment j'étais au courant de cette action. Par pur hasard, leur ai-je répondu. Non, je ne faisais pas partie de la Résistance, et je n'étais pas non plus un espion. Mon père n'aurait jamais accepté que je me mêle de la guerre.

— Tu l'as pourtant fait, ont-ils dit en souriant. Et tout le monde doit maintenant savoir que Jef Claessen est un héros.

Les mois se sont écoulés et je n'ai plus entendu parler d'eux. Entre-temps, les rafles se sont poursuivies dans le village. Puis est venu le temps des médailles.

Quelques semaines auparavant, mon acte de bravoure est paru dans le journal. Mon père a appris l'article par cœur ; ma mère, elle, s'est demandé comment j'avais pu garder ce secret si longtemps. Elle trouvait aussi que j'étais beaucoup trop modeste. D'autres journaux sont venus pour entendre mon histoire, et je la leur ai servie.

J'ai donc été décoré la semaine dernière. Ma famille était présente. Tout le monde m'embrassait en me disant que j'étais le plus grand des héros.

J'espère que Ward restera en sécurité là-bas, car ici ils le zigouilleraient.

## Un enfant béni des dieux

Le train s'arrête, nous sommes arrivés à Cologne.

Je retire les valises du porte-bagages. Puis j'attache mon saxo en bandoulière. C'est ce que je possède de plus précieux après Isa.

— Puis-je vous aider ? demande un gros bonhomme.

Pas la peine, ai-je envie de lui répondre.

— Volontiers, dit Isa.

Elle a l'air si calme. Pourtant, elle est morte d'inquiétude. Ses parents doivent venir nous chercher. Et si jamais ils n'étaient pas là ? Si quelque chose était arrivé entre-temps ? La guerre n'est pas finie, tellement de choses peuvent encore se passer.

Isa a voulu revenir à Cologne, mais à la seule condition que je l'accompagne. Comme si j'avais envie de rester là-bas. Les Russes sont trop forts. L'Est tout entier n'est plus qu'un champ de ruines. Ça ne pourrait pas être pire. L'imbécile que je suis croyait que l'ouest était épargné, or l'ennemi est partout. Les décombres que j'ai vus en chemin me l'ont clairement montré. Les villages ne sont plus que des tas de gravats. Le train s'est arrêté à plusieurs reprises pendant de longues heures et, à chaque fois, je me suis mis à trembler de peur. Peur d'échouer si près du but.

Les animaux peuvent mourir de peur, les humains aussi. Quand ça arrive, c'est qu'il ne peut pas en être autrement. Car ce qui va se produire est insupportable. On sent l'odeur de la mort à des kilomètres à la ronde. On sait que la fin est là.

Mais nous sommes à Cologne. La rapidité avec laquelle les Allemands réparent leurs voies ferrées tient du miracle. Je regarde dehors par la fenêtre. Le quai est anéanti, des amas de pierres rappellent qu'il y avait des immeubles ici autrefois. Cologne n'est plus qu'un champ de ruines. Et c'est dans ces décombres que je vais chercher mon bonheur.

— Comme c'est gentil à vous, dit Isa à l'intention de l'homme.

Il lui sourit et soulève deux valises. Isa pourrait amadouer le fer par sa simple présence. Je suis un enfant béni des dieux de l'avoir rencontrée.

J'attrape les valises restantes et nous sortons du train.

— Merci, je dis en donnant la main au gros bonhomme.

— Bonne chance, répond-il.

Les cinq valises, Isa, et ses parents se retrouvent sur le quai. Les parents ont mêlé leurs bras à ceux de leur fille, on dirait un écheveau inextricable. Tous les trois me regardent d'un air très content, comme si j'étais la raison de leur joie. Or la vraie raison est qu'ils sont toujours tous en vie.

Je m'avance vers eux en essayant de boiter le moins possible. Je tends la main. Martin Lenz, de Berlin. Tout le monde est mort, tout le monde est parti, sauf moi. Je vais tout faire pour être à la hauteur. Je le promets à genoux devant Dieu.

L'écheveau se défait.

— C'est donc toi, Martin, dit le père d'Isa en posant la main sur mon épaule. Bienvenue, mon garçon.

Sa voix est enrouée et sa respiration étrange. Comme si parler exigeait de lui une trop grande consommation d'oxygène.



Mais je me dis que ce sont les émotions qui peuvent entraver la gorge.

La mère d'Isa me regarde avec chaleur.

— Cher Martin, Isa nous a beaucoup parlé de toi dans ses lettres. Je vais enfin apprendre à te connaître. Comment s'est passé le voyage ?

— J'ai eu tellement peur, Maman, dit Isa.

On entend la fatigue et l'angoisse dans sa voix. Isa se trompe, elle n'a jamais peur. Elle tourne les yeux vers moi et ajoute :

— Heureusement, Martin était près de moi.

Je suis sur le point de secouer la tête. Sans Isa, je ne serais pas là. Mais je souris, le plus chaleureusement possible.

— Venez, les enfants, rentrons à la maison. Ce long voyage vous a certainement beaucoup fatigués. Et vous devez avoir faim.

— Merci, madame.

Elle me regarde comme si j'avais dit quelque chose d'étrange.

— Merci de quoi ?

De la chance que j'ai, ai-je envie de répondre, mais elle ne comprendrait pas.

— Excusez-moi.

Isa me regarde d'un air taquin.

— Martin est comme ça, dit-elle. Il est parfois un peu ailleurs. Tu apprendras vite à le connaître, Maman. C'est un vrai amour.

Elle se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse sur la joue.

Le père d'Isa a entassé les valises sur une charrette. Je m'apprête à la pousser, mais il m'en empêche.

— Pas aujourd'hui, Martin. Aujourd'hui, c'est ta journée, votre journée, dit-il en soufflant.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne. Vous êtes arrivés ici sains et saufs et nous allons fêter ça. D'accord ?

Tout en parlant, il fait un signe à un porteur et lui demande de pousser la charrette jusqu'à l'arrêt du tram. Puis il ajoute à mon intention :

— Qu'est-ce que tu portes sur ton dos ? Ton saxophone ?

J'acquiesce, étonné.

— Isa nous a écrit à quel point tu jouais bien, dit-il en souriant. Je me réjouis de t'entendre, ça doit être fantastique.

— Bien sûr, je jouerai pour vous, monsieur.

Je continue à marcher à ses côtés en boitant comme jamais auparavant. Il ne dit pas que l'amoureux d'Isa doit avoir deux jambes vaillantes. Je me retourne et regarde derrière moi. Isa et sa mère nous suivent, bras dessus bras dessous.

— Isa est merveilleuse, dit son père d'une voix douce mais toujours enrouée.

— Je sais, monsieur. Elle mérite ce qu'il y a de mieux.

— C'est vrai.

— J'aimerais beaucoup l'être pour elle.

— Être quoi ?

— Ce qu'il y a de mieux. Et même plus.

Il tousse un peu.

— Pas trop vite, Martin, dit-il en soufflant.

Pour la première fois depuis longtemps, quelqu'un me demande de ralentir le pas. Il doit avoir une bonne cinquantaine d'années, mais sa voix et sa démarche sont celles d'un homme de quatre-vingts ans.

— C'est à cause de la guerre, dit-il. La précédente. J'ai perdu un poumon dans les tranchées. C'est le gaz. Il s'infiltré à l'intérieur du corps et détruit tout sur son passage. Une douleur à rendre fou. Et contre laquelle on ne peut rien. Juste attendre de survivre ou pas. J'ai entendu des Français, des Belges, des Anglais appeler leur mère. Tous les humains sont pareils, quoi qu'on essaie de nous faire croire.

Sa voix est tellement rauque qu'elle m'arrache presque les oreilles.

— J'ai eu de la chance, j'ai survécu, j'ai même pu terminer mes études de médecine. Mais voilà qu'arrive une deuxième guerre, comme si la première ne nous avait rien appris. Heureusement, je n'ai pas été mobilisé. Je n'aurais jamais imaginé me réjouir un jour de n'avoir plus qu'un seul poumon.

Il s'arrête quelques instants, respire à plusieurs reprises, me regarde.

— J'ai eu beau lui parler et la supplier, Isa n'en a pas démordu. Elle voulait absolument se rendre utile sur le front.

Nous reprenons lentement notre marche, lui en cherchant son souffle, moi en traînant ma jambe droite. Il s'arrête et m'examine de côté.

— Tu sais donc à quoi ressemble l'enfer.

Au même moment, je sens une main qui se pose sur mon épaule.

— Heureusement, c'est presque fini, ajoute-t-il.

Sa voix légèrement éraillée a presque des accents consolateurs. Je secoue la tête.

— Vous ne vous imaginez pas à quel point les Russes sont cruels.

Ils écrasent tout sur leur passage avec leurs tanks. Absolument tout. Ils incendient puis pillent ce qui reste. Ils enlèvent même des gens.

— J'en ai entendu parler, dit-il.

Je sens de nouveau la main se poser sur mon épaule.

— Essaie de retrouver un peu de calme. J'espère que tu seras heureux chez nous.

Je suis vraiment un enfant béni des dieux.

C'est alors qu'un visage m'est apparu devant les yeux. Je le connais très bien. Je lui ai toujours ressemblé, contrairement à celui de mon père. Je ne peux plus penser à elle, sinon tout finira de nouveau mal. Elle le comprendra très bien, elle m'a toujours dit que quand on aime quelqu'un, c'est pour toujours. Que le cœur n'oublie pas, aussi longue et difficile que soit la route. Mais je ne peux plus citer son nom. Et je ferais mieux aussi d'oublier son visage. Je m'appelle Martin Lenz, je suis né à Berlin. Notre quartier n'existe plus, mais moi je suis toujours là. Contrairement à mes parents. Et aussi à mes grands-parents, mes amis, et au quartier où j'habitais autrefois.

— Martin, qu'est-ce qu'il y a ?

Isa s'est approchée de moi. Cette gentillesse, cette prévenance, pourrai-je continuellement les supporter ?

— Tu titubes un peu, dit-elle après m'avoir attrapé le bras.

— C'est certainement la fatigue.

— Papa examinera ta jambe tout à l'heure. Il a toujours quelque chose pour calmer la douleur.

Papa héros, Papa super docteur, je me dis.

— Ils te manquent, c'est ça ?

Je la regarde d'un air surpris. Elle devine tout.

— Je peux très bien comprendre, dit-elle doucement. Je n'ose pas imaginer ce qui se passerait si ma famille disparaissait. Ça me rendrait folle.

Nous reprenons notre marche en silence.

— Si tu veux pleurer, ne te retiens pas, dit-elle.

Encore un mot et je fais demi-tour avant de m'enfuir.

— Vraiment, insiste-t-elle.

Je serre les dents. Je n'ouvrirai bientôt plus jamais la bouche. Ça ne serait peut-être pas plus mal. Pourtant, je ne fais pas demi-tour. Je n'ai pas de solution, sauf celle que j'ai choisie. Rien n'est trop difficile, disait toujours ma mère. Son visage disparaîtra, puis ses mains et pour finir sa voix. Alors, mon histoire prendra forme comme une machine bien huilée.

## Vive les bombardements

Mon père a dit que je devais m'occuper du jardin avec Jef.

Au début, j'étais content. Youpi ! je vais travailler avec Jef dans le jardin. Oui, oui, avec Jef ! Mais depuis qu'il a reçu sa médaille, il est tout le temps fâché contre moi. Il suffit que je m'approche de lui pour qu'il me donne des coups de pied dans le derrière. Moi, si j'avais reçu une médaille, je chanterais toute la journée.

J'aimerais semer des radis, toujours des radis, encore des radis dans le jardin. Quand je le dis à Jef, il se moque de moi. Il prétend que les radis donnent faim. Des gros choux, voilà ce que nous allons planter. Des verts, des blancs et des rouges. Jef sait pourtant que je déteste tous les choux. Et aussi des choux de Bruxelles, ajoute-t-il, des milliers de choux de Bruxelles. Ceux-là me font vomir. Qu'il aille au diable avec ses choux de toutes les couleurs ou de Bruxelles. Il pense vraiment qu'il a tous les droits depuis qu'il a reçu une médaille. Injurier, embêter, donner des coups de pied, dire des choses horribles. Je suis content de retourner à l'école tous les jours. De ne pas tout le temps voir la mine renfrognée de Jef.

Pendant la guerre, nous restions souvent à la maison plutôt que d'aller à l'école. Ma mère disait que c'était trop risqué. Elle ajoutait que je ne devais pas avoir peur. Mais je n'avais jamais peur.

Un jour, des hommes bizarres sont entrés dans notre classe, ils portaient tous un uniforme noir et ils ont ordonné à notre

instituteur de les suivre. Ils nous ont dit que notre instituteur devait aller combattre en Allemagne et que nous ne devions pas nous inquiéter, car nous aurions un nouveau maître.

Le nôtre n'est jamais revenu. Un jour, on a raconté à l'école qu'il était mort en Allemagne, plus ou moins un mois après son départ. Ça m'a terrifié. Il devait être très malade pour mourir si vite. Et dire que je n'avais rien remarqué.

Le nouveau maître était étrange et mille fois plus sévère que l'ancien. Nous devions sans cesse apprendre des chants allemands et nous les avons donc vite appris. Quand la guerre a été finie, je les ai aussitôt oubliés. Ça a été facile pour moi car, dès que je commençais à en chanter un à la maison, je recevais une torgnole qui me laissait groggy. Grâce à ces baffes, les chants ont déserté ma tête. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour que ma tête soit de nouveau vide. Pas complètement vide, bien sûr. Ce n'est pas possible, enfin, je crois.

Mon père dit qu'ici la guerre est finie déjà depuis septembre, mais qu'en Allemagne elle dure toujours. Cependant, là aussi elle cessera bientôt. Et que ce sera alors la fête dans le monde entier parce que ces salopards d'Allemands auront été battus à plate couture.

J'ose à peine le dire, mais la guerre me manque. Je trouvais toujours les bombardements excitants. Au bout de la rue, il y avait une maison avec un grand abri souterrain où nous pouvions tous nous réfugier. Quand nous nous retrouvions tous là-bas, ma mère me serrait dans ses bras et me chuchotait des histoires à l'oreille.

Je suis parfois allé supplier des soldats allemands de venir bombarder encore une fois. Ils ne répondaient jamais grand-chose. Parfois, cette nuit-là, ils bombardaient, et parfois pas. Un jour, une maison dans notre rue a pris feu, et je n'ai plus jamais rien demandé.

Mais c'est quand même bien qu'ils soient partis.

Si Ward revient maintenant, tout sera de nouveau comme avant.